

LE RENOUVELLEMENT DU LANGAGE LITURGIQUE

« Il est bien fini, ce temps où l'espoir révolutionnaire pouvait chanter : "Du passé faisons table rase." Nous savons désormais qu'il n'est d'avenir qu'à proportion de la mémoire qu'on sait garder ; sinon, le temps compressé, haletant, devient cette surface glissante où ne compte plus que l'immédiat, le court terme ; ce qui fait comme la substance d'humanité se dissout à ce feu dévorant »¹.

Pour éviter l'intégrisme obsolète, il apparaît indispensable de forger un langage poétique qui traduise les mots du christianisme, car ceux-ci provoquent parfois de lourds malentendus. Or, une question subsiste : qu'en est-il du renouvellement du langage liturgique, de ses limites, et surtout qu'en est-il de sa transmission ? En complément des nécessaires réformes liturgiques, je plaide dans cet article pour le maintien d'invariants liturgiques. Pour moi, il est nécessaire de garder un creuset linguistique propre aux confessions chrétiennes par le biais d'une langue commune. Car il existe de l'intraduisible dans toutes les religions, y compris dans le christianisme. Comment traduire alléluia ou amen ? Pour formuler mon plaidoyer de façon plus pointue : l'attention légitime portée sur la communication avec l'auditoire² ne doit pas nous entraîner dans une focalisation exclusive sur les attentes de l'assemblée.

VIII.1 Vie et liturgie

La liturgie implique d'articuler les réalités les plus quotidiennes et un vécu spirituel. Or cette liaison ne se construit pas sur le modèle d'un simple rapport de conjonction linéaire. Pour pouvoir enrichir la vie quotidienne, la liturgie doit aussi se situer en décalage avec celle-ci. Le rôle de l'Église n'est pas seulement de communiquer un message, mais aussi de le tenir en quelque sorte à distance de la vie quotidienne pour en permettre la relecture devant Dieu. La nécessité de cette distanciation s'avère primordiale pour deux raisons. D'une part, elle mène à

1 Maurice Bellet, « Ce qui donne la force de vivre peut-il se transmettre ? », in Collectif, Semaines sociales de France, *Transmettre, partager des valeurs, susciter des libertés, Actes de la LXXXe session*, Paris – La Défense, CNIT, 25-27 novembre 2005, Bayard, 2006, p. 46.

2 Le mot, tiré de l'univers rhétorique et qui a ici un sens technique, me paraît cependant peu adéquat liturgiquement. Il vaudrait mieux parler d'assemblée.

une juste compréhension de la place de l'être humain dans son univers social et, d'autre part, elle est indispensable pour ouvrir à la transcendance. Et les anthropologues, Clifford Geertz en tête, rappellent que nous n'avons pas accès directement à notre propre vécu³. Nous lisons toujours la réalité à travers des pré-construits et une série de codes culturels. Ces constats incitent à réfléchir et à vivre nos liturgies par contraste avec la vie quotidienne. Aidan Nichols affirme qu'« "une totale immédiateté produit une totale relativité" et là où chaque expérience est considérée comme ayant la même valeur, chacune d'elles peut tout aussi bien être définie comme étant sans valeur »⁴.

Cette liturgie du contraste s'impose encore plus si nous examinons le contexte de communication du début de ce 21^e siècle. Pour illustrer ce contexte, partons d'une image vue dans le hall de gare d'une cité romande. Un gigantesque panneau publicitaire montre un jeune homme à genoux ; à son côté, un bras et une main tendus lui offrent un biscuit d'une marque célèbre. L'habillement suggère celui d'un prêtre et l'arrière-fond de l'image fait penser à un décor d'église. Nous sommes ici clairement en présence du détournement d'un geste symbolique : le changement des références en dénature le sens. En termes plus techniques, le signifiant, c'est-à-dire la partie visible du signe (le biscuit), est disjoint du signifié, c'est-à-dire du symbole à quoi le signifiant renvoyait à l'origine (l'hostie). Le problème aujourd'hui n'est pas tant l'absence de symboles que la perte de leur signification. Pour nombre de nos contemporains, les bribes de connaissances et d'associations liées au christianisme ne font plus sens et l'Évangile ainsi que le culte qui en découle ont perdu leur pertinence. Cet article souligne que le renouvellement de la liturgie est plus complexe que le simple changement de vocabulaire. La tâche de la liturgie réside dans l'aménagement d'une perspective qui *manifeste* le mystère opéré par Dieu. Ce don de Dieu aux êtres humains mérite d'être rappelé indépendamment de l'adhésion ou non des auditeurs. Le culte n'est donc pas d'abord la communication d'une information mais la création d'un contexte particulier favorisant l'advenue de Dieu. La finalité du culte chrétien réside avant tout dans la nécessité d'aménager dans nos vies personnelles et sociales un « espace à l'action de Dieu »⁵.

Certes, Dieu se manifeste où il veut et comme il veut. Nul être humain, nulle confession singulière ne peut l'enfermer où que ce soit. Mais la tâche de la liturgie est de produire par des ensembles de signes verbaux et non verbaux une perspective qui rappelle la présence du Dieu caché et incite à sa rencontre. Dans la mesure où la liturgie essaie de créer une place pour Dieu par l'aménagement

3 Clifford Geertz, *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, trad. Denise Paulme, Paris, PUF, 3^{ème} édition, 2002.

4 Aidan Nichols, *Regard sur la liturgie et la modernité*, trad. de l'anglais par Genia Cortalà avec la collaboration de Elinor Lipper, Genève, Ed. ad solem, 1998 [1996], p. 57.

5 Dietrich Bonhoeffer, *La nature de l'Église. Un cours reconstitué à l'aide de notes et édité par Otto Dudzus*, trad. par Lore Jeanneret, Genève, Labor et Fides, 1972, p. 26.

d'une dimension créatrice, il me semble nécessaire de défendre aussi l'idée d'une certaine continuité afin que les événements qui tissent le fil des jours puissent être reliés entre eux *devant Dieu*. Il importe donc de rappeler *la trame suivie et fidèle* qui les porte. Or cette trame est inscrite dans une histoire qui nous précède et nous dépasse. Dans l'optique de cette permanence, il est utile de recourir à des invariants rituels. Dans le déroulement de la sainte cène, le récit de l'institution me semble indispensable. La liturgie comprend aussi une part de références objectives qui disent le *proprium* du culte chrétien, comme la prière d'épiclese, qui demande l'aide pleine et entière du Saint-Esprit. Car si Dieu ne peut être assigné à résidence, il est juste de l'invoquer.

Après avoir esquissé la nécessité de l'invariance liturgique, il faut alors se poser la question suivante : quelle approche permet de se réapproprier les réseaux des références chrétiennes ? En d'autres termes, comment encourager la poursuite de la transmission ?

VIII.2 Trois étapes pour permettre à d'autres de vivre la liturgie

VIII.2.1 La conservation

La fonction première du texte liturgique n'est pas d'abord la communication, mais *la conservation et la transmission du secret de la promesse*⁶. En effet, la liturgie n'est pas de l'ordre de l'information par communiqué de presse, elle n'est pas assimilable à un journal télévisé. Le journal d'hier contient des nouvelles dépassées car précisément l'actualité du jour n'y figure pas. La liturgie opère tout à fait différemment. Les récitations ou les cantiques, les textes bibliques et les confessions de foi perdureront demain et après demain dans notre esprit, car ils gardent une pertinence au-delà du jour même, à condition toutefois que nous entrions dans l'apprentissage de leur contenu. C'est avec justesse que nous disons « apprendre par cœur ». C'est sans doute la raison pour laquelle les réformateurs n'ont eu de cesse de demander aux fidèles d'apprendre par cœur les Psaumes et le Notre Père. Hélas, la vision qui domine par rapport à cette exigence d'apprentissage est une vision scolaire, négative, qui évoque redites ou rengaines. Or il me semble que, dans le cadre de la liturgie et notamment par le chant, il serait possible de penser une autre pédagogie du « par cœur » en nous souvenant de l'origine de l'expression : par le cœur.

VIII.2.2 La réception et l'assimilation

Il est intéressant de considérer sous ce point de vue l'insistance tant théorique que pratique des réformateurs à exhorter leurs fidèles dans l'écoute des Écritures

6 Voir à ce sujet : George Steiner, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, trad. Lucienne Lotringer, Paris, Albin Michel, 1978.

comme une Parole vive. La mise en place des bancs dans les églises (auparavant, les participants restaient debout et se déplaçaient), puis des chaires et enfin des abat-voix, tout exprime la nécessité de transmettre la Parole par la tradition orale. C'est dans ce sens entre autres que Luther usait du terme de *testamentum* pour parler du culte. Celui qui va au culte se trouve bien dans la position de l'héritier, de celui qui reçoit. Or, avant de recevoir et « gérer » l'héritage, il faut d'abord en écouter le contenu.

Comment comprendre cet héritage, s'il n'est pas ouvert, découvert comme un trésor, si, d'une certaine manière, nos contemporains considèrent que la tradition leur est devenue hermétique ?

VIII.2.3 La transmission

Sans assimilation, comment imaginer une transmission, c'est-à-dire un don de génération en génération ?

Les traductions hâtives et immédiates font oublier parfois que *la langue est elle-même une institution* et qu'elle a précisément besoin pour exister d'une communauté qui parle un seul langage. Si la diversité des langues est une richesse, il s'agit d'éviter la dispersion de leurs formes. Et, sans souscrire à la raideur polémique et parfois conservatrice du texte d'Aidan Nichols, force est de constater la pertinence de son propos quand il écrit au sujet de notre thème : « Les libertaires qui prônent la spontanéité [...] ignorent les conditions préalables à la liberté d'un ordre déterminé de règles stables et de rôles définis [...] Les institutions de toutes sortes sont nécessaires pour que puissent exister des personnes douées d'un sens défini de leur identité car en fin de compte, si l'homme n'est pas lié au contexte comme l'animal, il n'est pas non plus, comme l'ange, libre de tout contexte »⁷.

Les références permettent aussi d'innover et de réinterpréter. Elles jouent le rôle de portée musicale. Sans elles, les notes de musique n'ont pas de sens et flottent dans l'air. Mais alors que conserver ? Si les chrétiens s'accordent à dire qu'il est nécessaire de préserver des invariants dans la liturgie du culte dominical, tous ne sont pas d'accord sur ce qu'il faut maintenir. En Suisse alémanique, le débat sur la confession de la foi ainsi que sur le rôle et la place qu'elle doit occuper est lancé : la remarque spontanée d'un Africain, « *Church without a confession is not a church* »⁸, n'est pas une évidence pour tous.

7 Aidan Nichols, *op.cit.*, p. 56.

8 « Une Église qui ne confesse pas sa foi n'est pas une Église ». Cité de mémoire par Matthias Krieg dans l'introduction de l'édition allemande du : livre suivant : Matthias Krieg, *Un livre outil : confesser sa foi aujourd'hui ?* trad. Veronika Darras, introduction et notes dans l'édition française Félix Moser, Lausanne, Éditions Office protestant d'éditions chrétiennes OPEC, 2009.

VIII.3 En conclusion

Comme la liturgie a partie liée avec la reconnaissance des Églises entre elles et dans la société, les invariants me paraissent élargir la vie de communauté locale. Ainsi, les invariants liturgiques peuvent donner un profil plus net à nos Églises et manifester une plus grande unité de foi. Les invariants liturgiques disent, à leur manière, notre commune appartenance au Dieu de Jésus-Christ.